LA PESTE

par
Fleur Beauvieux

La peste, couplée à la famine et à la guerre, est l'un des trois fléaux par excellence de l'Ancien Régime. Épidémie mortelle connue par une génération sur trois, elle aurait été envoyée par Dieu pour punir l'homme pécheur. Le pestiféré porte ainsi dans son corps, recouvert de bubons et charbons, les stigmates de sa faute. N'importe qui peut être touché, d'où l'accroissement de la peur au sein des habitants des lieux infectés, d'autant plus que les moyens médicaux de l'époque ne permettaient pas encore de pouvoir enrayer, ni soigner la maladie. La mort arrive rapidement pour celui qui est touché, en trois à cinq jours en moyenne. La peste est d'abord un malheur qui frappe violemment et sans explication le corps social dans son ensemble, un châtiment en conséquence de la vilenie des hommes. Inversement et par contagion, en un cercle vicieux, la peste peut également être l'une des causes de la méchanceté. Devant l'ampleur effrayante de la mortalité, les temps de peste sont en effet des moments d'expression d'excès en tout genre : l'accent est mis, dans les discours des contemporains, sur l'exacerbation de la nature humaine, parallèlement à la détérioration de son âme. « Outre les crimes énormes qui se commettent publiquement dans la ville, où il n'y a plus de pudeur, les hôpitaux même, lieux pour lors inaccessibles aux personnes qui pourraient y maintenir l'ordre, sont devenus les tabernacles des pécheurs. La mort est presque toujours la solde de la fornication, de l'adultère et du viol », raconte le père Giraud, témoin direct de l'épidémie marseillaise de 1720. Vice, cruauté, débauche, augmentation de la criminalité, moments de démesure et de désordre, désastre… Les comportements déviants des hommes pendant l'épidémie sont à la hauteur de la désorganisation sociale et politique que connaissent les cités. « Fait bio-social total », la peste touche en effet toutes les composantes d'une société. L'épidémie sème donc la mort et la peur, mais également la division parmi les populations qui lui sont exposées. Alors que les habitants les plus aisés fuyaient au plus tôt les villes, afin de se réfugier dans des lieux sains, la plupart du temps dans les campagnes environnantes, la majeure partie de la population se retrouvait enfermée dans les cités, obligée de composer avec la maladie qui s'y répandait. En effet, la première mesure prise par les autorités pour tenter de limiter la propagation de l'épidémie était l'enfermement des villes, et ainsi l'inclusion au sein du corps social des possibles contaminés. Transférés et cloîtrés dans des hôpitaux de peste, puis dans des maisons de convalescence pour y faire quarantaine, d'énormes charniers étaient alors ouverts, pour enterrer et brûler les corps de ceux qui succombaient. Alors que les lépreux de l'époque médiévale étaient exclus et obligés de subir leur maladie à l'écart des autres hommes, les pestiférés étaient eux inclus dans la société, tout contact avec eux pouvant s'avérer mortel. Le risque d'attraper l'épidémie était ainsi décuplé. Les habitants vivaient ainsi en se tenant à l'écart les uns des autres, portant des cannes pour éloigner les indésirables et se désinfectant tant bien que mal avec du vinaigre et d'autres lotions odorantes. La recherche de boucs émissaires était de plus l'une des réactions des hommes afin de



À droite :
La peste d'Asdod, dit aussi les *Philistins frappés par la peste* (1630), Nicolas Poussin.
Peinture à l'huile (toile), 148 cm x 198 cm,
Musée du Louvre, Paris



donner un sens à ce qui leur arrivait : Juifs semeurs de peste, prostituées accusées de véhiculer le mal, mendiants et étrangers poursuivis et enfermés… Les différentes marginalités des époques médiévales et modernes se retrouvaient au centre de la vindicte du public, obligé de vivre avec elles. À la fois théâtre de toutes les malignités, la peste en constitue elle-même la personnification. Figure de l'altérité radicale, elle est l'allégorie du mal par excellence dans bon nombre de représentations, jusqu'à ces récentes comparaisons avec d'autres épidémies mortelles comme le SIDA. Alors que la maladie en tant que telle a déserté l'Occident depuis le XVIII[e] siècle, n'y faisant que de très brefs et contrôlés sursauts, la mémoire de cette catastrophe si particulière a laissé des traces dans notre langage actuel. Que l'on songe en effet à la « peste brune » pour parler du régime nazi, ou encore de « fuir quelqu'un — ou quelque chose — comme la peste », lorsqu'une situation nous effraie. Enfin, n'entend-on pas souvent « c'est une peste ! » pour pointer la méchanceté d'une femme ou d'un enfant particulièrement turbulent ?

Bibliographie : **Artaud** Antonin, « Le Théâtre et la peste », dans *Le Théâtre et son double* [1938], Paris, Gallimard, « Folio/essais », 1985 ; **Chevé** Dominique, *Les corps de la contagion : Étude anthropologique des représentations iconographiques de la peste (XVI[e]-XX[e] siècles en Europe)*, thèse université d'Aix-Marseille II, 2003 ; **Fabre** Gérard, *Épidémies et contagions : L'imaginaire du mal en Occident*, Paris, PUF, 1998 ; **Hildesheimer** Françoise, *Fléaux et société : De la Grande Peste au choléra, XIV[e]-XIX[e] siècle*, Paris, Hachette, « Carré Histoire », 1993.